

Christian Laurella

Extrait de

Sortie noire

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2014, Tournada Éditions

1

Ce matin-là comme tous les matins depuis vingt ans, Daniel était arrivé pieds nus sur la plage juste avant le lever du jour et s'était positionné face à l'océan, à environ deux mètres de l'eau. Lentement, tandis que le premier rayon de soleil commençait à caresser l'horizon, il s'était déshabillé complètement.

Comme tous les matins depuis vingt ans, Daniel s'était avancé droit comme un « i », pénétrant l'étendue glacée jusqu'à sentir les vagues lui fouetter le visage.

Comme tous les matins depuis vingt ans, Daniel avait senti des larmes couler le long de ses joues. Des larmes au goût de sel, une impression désagréable comme un dégoût de tout. Transi, gelé jusqu'à la moelle, au bout de dix minutes d'immersion totale sans avoir bougé la moindre partie de son corps, Daniel avait regagné la plage et c'est à cet instant qu'un cliquetis de verrou, inhabituel à cette heure matinale l'avait fait chuter lourdement sur le sol en béton de sa minuscule cellule.

« Bonjour... »

Le gardien-chef se tenait debout, comme une apparition, dans l'encadrement de la porte métallique.

« J'ai une excellente nouvelle, Daniel, votre demande a fini par être acceptée, vous commencerez à travailler dès demain.

– Pardon, qu'est-ce que vous dites ? Vous pouvez répéter ? »

Couché sur le béton, tel un pantin brisé, Daniel, tout en marmonnant, tentait péniblement de se relever. Cette annonce, si elle était vraie, était la nouvelle la plus extraordinaire de ces vingt dernières années.

« Le régime de semi-liberté vient de vous être accordé. Vous pouvez vous réjouir car, dans votre cas, c'est une mesure exceptionnelle. »

Dix-neuf ans, sept mois et six jours, tellement de temps atrocement gâché. À cette annonce dispensée sur un ton monocorde, Daniel s'était mis à genoux face au gardien impassible et, pour la seconde fois de son existence, avait joint ses mains en signe de dévotion, histoire de remercier quelque chose ou quelqu'un bien au-delà de toute raison et, surtout, à mille lieues de cet enfer clos et humide où l'humain, réduit à néant, n'est plus qu'un numéro d'écrou.

Depuis le début de son incarcération, Daniel s'était construit un autre ailleurs, une existence exemplaire et parfaitement organisée en compagnie de Christine, une femme adorable et jolie, de deux enfants, Julie et Paul, et même d'un chien particulièrement joueur répondant au nom de Lacy. Une vie en parallèle pour fuir l'enfermement, pour ne pas tourner fou. Et maintenant que cette demande de travail tant espéré venait à prendre effet, sa joie ressentie sur l'instant commençait à se transformer en une boule d'angoisse,

prenant, seconde après seconde, une dimension démesurée. Une impression des plus désagréables commençait à l'étreindre. Daniel réalisait avec horreur qu'il lui faudrait faire le deuil de cette vie de famille.

« Daniel, si je peux faire quelque chose pour vous, surtout n'hésitez pas. »

Étonnamment, la voix du gardien s'était teintée d'une pointe de compassion. Pourtant, tout au long de ces interminables années de détention, de vie en parallèle quasi commune, l'attitude de cet homme plutôt rude n'avait jamais trahi la moindre affection.

« Vous devriez vous rhabiller, vous risquez d'attraper froid. Si vous tenez à être en forme pour votre première sortie, vous auriez tout intérêt à vous ménager, vous ne croyez pas ? »

Tout en parlant, le gardien s'était emparé d'une couverture posée sur le lit. Surpris, Daniel s'était laissé couvrir les épaules, ne sachant comment réagir face à ce débordement d'humanité.

Plus tard, après avoir pris note des conditions de sa semi-libération, Daniel avait tendu sa main au gardien et ce dernier l'avait serrée. Une fois la porte refermée, à l'heure où Christine et les enfants s'éveillent, Daniel s'était évertué à ne pas céder au charme irrationnel de cette nouvelle journée. Aujourd'hui, sa famille saurait bien se passer de lui. Deux heures durant, en arpentant l'espace réduit qui va des toilettes au lit, Daniel avait lutté pour ne plus retourner au village et pénétrer dans sa maison, se surprenant, dans son délire, à fournir quelques explications plausibles pour justifier son absence. Tout un week-end sans lui, tout un week-end sans eux, hier, cela aurait paru impensable, et pourtant... Presque vingt ans de passion amoureuse

balayés comme un fétu de paille par la puissance dévastatrice d'un tsunami. Au loin, l'aboiement d'un chien lui avait rappelé Lacy, son fidèle labrador, Daniel avait fermé les yeux et vu l'animal s'ébrouer sur le gazon bordant la terrasse, puis tourner joyeusement pour l'inciter à jouer. Après avoir repris conscience un instant et cherché à échapper aux images greffées depuis des lustres à l'intérieur de son cerveau, Daniel avait sombré dans la facilité et s'était glissé avec délice au plus profond de sa vie virtuelle.

§§§

« Entrez, Daniel, je vous en prie. Tenez, prenez donc ce fauteuil. »

Pour la seconde fois de son existence carcérale, Daniel pénétrait à l'intérieur de ce bureau aux relents de vieux cuir et de tabac froid. Le plus surprenant, hormis le directeur qui avait pris une trentaine de kilos, perdu ses cheveux et la moitié de ses dents, c'est que durant tout ce temps, la décoration n'avait subi aucune transformation. Les meubles étaient à leur place respective, tableaux compris. En s'asseyant du bout des fesses sur le bord du fauteuil désigné, Daniel concentrait son attention sur la toile accrochée au-dessus de la tête du directeur.

« Elle vous plaît, celle-là, n'est-ce pas ? Vous l'aimez bien, hein ? Je l'avais déjà remarqué lors de notre premier entretien. Et pourtant, ça ne date pas d'hier, vous en conviendrez. »

Par tact vis-à-vis de son hôte, client involontaire de son établissement, le directeur avait fait pivoter sa chaise pour contempler à son tour l'œuvre assez

banale, une marine grossièrement peinte représentant une flopée de voiliers de couleurs faisant la course sur une mer démontée.

À ces mots, Daniel avait hoché la tête en signe d'approbation, en rajoutant à voix basse :

« Celle-là n'est qu'une copie, moi, j'ai l'originale accrochée dans ma maison, au-dessus de mon lit. »

Comme par magie, Daniel s'était retrouvé face à Christine, sa femme adorée, étendue lascivement sur la couche conjugale, les yeux rivés sur le tableau la surplombant. Au loin quelqu'un toussait et c'était particulièrement dérangeant. Lentement, sans bruit, pourtant, la sensation était atroce, Daniel avait fait l'effort de quitter la chambre. Si demain lundi il voulait sortir, ce n'était pas le moment de délirer.

« Veuillez m'excuser, Daniel, je n'ai pas saisi ce que vous venez de dire.

– Je... je disais que... »

C'était plus fort que lui, au risque de passer pour un dément, il fallait qu'il exprime le fond de sa pensée.

« Désolé de vous l'apprendre, monsieur, mais ce tableau n'est pas l'original. »

Daniel s'était levé, pointant la toile d'un doigt tremblant.

« Ça peut vous paraître insensé, j'en conviens, mais ce tableau est un faux, j'en mettrais ma main au feu.

– Allons bon ! »

À son tour, le directeur s'était mis debout, mains sur les hanches, élevant le ton de sa voix malgré une quinte de toux.

« Un faux, dites-vous ? Mais voyons, vous plaisantez ? Ce tableau n'a aucun intérêt, c'est une croûte.

Allons mon ami, vous déraisonnez, je ne sais pas si c'est le contrecoup de votre prochaine libération, mais vous perdez la tête, je vous le dis. »

Se taire, admettre, tant pis pour ce crétin. Le choix entre deux mondes s'ouvrait à lui, il lui fallait essayer à tout prix, ce lundi, se fondre dans le moule de la normalité et, ensuite, prendre une décision définitive.

« Vous avez raison, monsieur, je m'en rends compte, je suis stupide, je dis n'importe quoi pour faire l'intéressant, désolé, n'en parlons plus. »

Daniel avait regagné son siège et s'était fait la promesse de ne plus poser ses yeux sur le tableau. De toute façon, vrai ou faux, cela n'avait aucune importance comparé à la grandeur de ses projets.

Au lieu de se rasseoir, le directeur avait essuyé la commissure de ses lèvres avec son mouchoir, puis il avait contourné son bureau et s'était placé près de Daniel, le dominant ainsi de toute sa hauteur.

« Vous savez, cher monsieur, si vous ne vous sentez pas prêt à affronter le monde extérieur, nous pouvons remettre cette libération à plus tard. Votre futur employeur n'est pas à un mois près et, si je ne m'abuse, vous ne l'êtes plus non plus. Qu'en pensez-vous ? »

Salaud, l'insulte avait failli jaillir de la bouche de Daniel, tandis que ses mains s'étaient crispées aux accoudoirs du fauteuil, l'empêchant de se lever et de commettre l'irréparable. *Ordure, pourriture*, une avalanche d'injures l'envahissait, accompagnée d'un sentiment de haine incommensurable, un sentiment identique au jour de sa condamnation, moment inoubliable et terrifiant précédant l'énoncé du verdict et resté gravé dans le tréfonds de sa mémoire. À cet

instant, Daniel avait prié pour la toute première fois, joignant ses phalanges, les écrasant les unes contre les autres à les briser, invoquant quelque chose ou quelqu'un, implorant la terre entière de l'épargner. Et, bien évidemment, ni Dieu ni personne ne l'avait secouru. Vingt-deux ans dont vingt ans incompressibles, le chiffre implacable de la sentence l'avait cloué à son banc aussi sûrement qu'un crucifié.

« Monsieur le directeur, je vous en supplie, regardez-moi, je vais parfaitement bien. »

Malgré l'extrême violence des propos, Daniel avait trouvé la force de relever la tête vers son bourreau comme si rien ne s'était produit.

« Je suis tout à fait prêt, monsieur, vous pouvez en être sûr. »

Daniel s'était remis debout, face à son interlocuteur resté posté près de lui, son visage répugnant à portée de bras. À moins d'un mètre, posé sur l'angle gauche du bureau, il y avait un étui en cuir duquel émergeait le manche en ivoire d'un coupe-papier. Alors de deux choses l'une, soit c'était la sortie, soit c'était le retour à la case départ, autrement dit...

« À vous de décider, monsieur le directeur, mais moi, je suis prêt à travailler. »

Sans trahir ses intentions, Daniel s'était mis à compter. Si, à dix, la réponse tant attendue ne lui était pas donnée, alors il agirait et, pour le reste, il assumerait ses responsabilités.

L'air hésitant, le directeur s'était reculé jusqu'au bureau, posant son fessier à même le meuble.

« Si vous le dites, alors je vous crois, c'est d'accord. »

D'un geste, le directeur avait désigné le fauteuil vacant. Sa voix était ferme.

« Nous allons mettre quelques détails au point mais, d'abord, je vous demande de vous rasseoir. C'est compris ?

– Oui, monsieur, bien sûr. »

Daniel avait obéi à l'injonction et s'était affalé dans le fauteuil, convaincu qu'une attitude désinvolte renforcerait ce sentiment grisant de pouvoir vis-à-vis de celui qui l'avait tenu enfermé. En y réfléchissant bien, la décision de le laisser sortir, c'était sa propre décision, et non celle de ce gros porc suintant, mal éduqué et de surcroît nul en peinture.

« Le gardien-chef a dû vous l'expliquer, mais récapitulons. Demain matin à 7 h 30, votre patron ou l'un de ses collaborateurs viendra vous chercher devant la porte de la prison et vous reconduira ici pour 19 heures. Bien entendu, cet accompagnement est prévu juste pour votre premier jour de sortie. Les autres jours, vous devrez rejoindre votre lieu de travail par vos propres moyens, et surtout être de retour dans ces murs à l'heure dite, j'espère que je me fais bien comprendre ? »

Pour Daniel, la situation tournait au comique, non seulement le directeur feignait d'ignorer son comportement, mais en plus il employait un ton menaçant. Cet entretien allait mal finir, c'était sûr, il fallait que cette comédie cesse rapidement, sinon il ne répondait plus de rien.

« Car sur ce point, Daniel, l'administration et le juge d'application des peines seront intraitables. Au moindre retard, c'est l'annulation de la mesure sans appel, j'espère que vous en êtes conscient. Il vous

reste moins d'un an à purger, ne commettez pas d'impair, tenez-vous à carreau et je vous garantis que tout se passera le mieux du monde. Tenez, c'est pour vous. L'entretien est terminé, vous pouvez disposer. »

Le directeur s'était emparé d'une enveloppe kraft posée sur son bureau, de sa main libre, il incitait Daniel à se mettre debout.

Heureux d'en finir, Daniel s'était arraché au confort du fauteuil. Demain, la journée s'annonçait difficile. Dès à présent, il ne devait plus penser qu'à ses propres intérêts et surtout à bien se ménager.

« À l'intérieur de cette enveloppe, vous trouverez les informations concernant vos obligations. Courage et bonne chance, vous permettez ? »

Le directeur était venu se placer à quelques centimètres de Daniel, posant un bras sur son épaule comme seul un familier se serait autorisé à le faire, puis, de sa main libre, il avait désigné le tableau.

« Tenez, Daniel, je vous promets que si tout se passe bien je vous l'offrirai, et ma foi, tant pis s'il est faux. Vous savez, j'ai confiance en vous. Durant vingt ans, votre comportement a été des plus exemplaires. Aujourd'hui, vous êtes irréprochable, vous avez quasiment fini de payer votre dette à la société. Bientôt, vous serez un homme libre, il ne vous restera plus qu'à vous réinsérer. Ça ne se fera pas sans difficulté, c'est évident, mais moi j'y crois dur comme fer. Voilà, mon cher, prenez cette enveloppe. Dorénavant, la balle est dans votre camp. »

Quelque peu ému, Daniel s'était emparé de l'enveloppe, frottant du bout des doigts le papier kraft comme s'il s'était agi d'un tissu de soie. Cette pression chaleureuse à la base de son cou, ces paroles

encourageantes venant de son directeur qu'il avait failli tuer quelques minutes plus tôt lui faisaient monter les larmes aux yeux. Bien sûr, tout en parlant, l'homme le poussait vers la sortie. Évidemment, prodiguer des conseils aux détenus en fin de peine faisait partie de ses obligations, mais quel délicieux moment. Pour la seconde fois de la journée, voilà que l'on s'occupait de lui, que l'on s'intéressait à son avenir. C'était formidable. Ainsi, il existait, à l'intérieur même de ces murs, de la compassion et de la chaleur humaine. Que de bouleversements en si peu de temps. Ce soir au dîner, il aurait des choses extraordinaires à raconter à Christine et aux enfants.

Couloir après couloir, porte après porte, Daniel marchait d'un pas rapide, encadré par deux gardiens aux visages impassibles, des jeunes qui s'y croyaient déjà et qui roulaient des mécaniques. Il lui en avait fallu du temps pour comprendre le sens de la vie, il leur en faudrait tout autant, à ces abrutis. À quoi bon se prendre la tête à leur expliquer l'enfermement ? Les cris, de jour comme de nuit, les bagarres, les pleurs, les hurlements de détresse à vous faire exploser les tympans, la peur omniprésente, les suicidés retrouvés pendus au petit matin, cette odeur entêtante de produits désinfectants, et cette promiscuité imposée comme un fait exprès aux plus faibles. L'enfer sur terre... Rentrer chez soi, vite, se mettre à l'abri. Sa cellule était à l'autre bout de la coursive. Le visage en sueur, s'éventant avec l'enveloppe kraft, Daniel accélérât la cadence malgré les protestations de ses deux sbires. Pour un peu, il se serait mis à courir, comme sur la plage avec son chien. Bon sang, quelle

chaleur ! Bientôt l'été, les vacances des enfants. La baignade et les jeux. Julie et Paul, ses chers petits, il fallait qu'il les prévienne, leur quotidien allait être bouleversé, et adieu la belle vie. Précédant ses gardiens d'une quinzaine de mètres, Daniel était arrivé devant la porte close de sa cellule. En attendant le bon vouloir de ces porte-clefs, il commençait à ressentir les prémices d'une migraine qui, comme d'habitude, finirait par prendre de l'ampleur jusqu'à le terrasser. Cette perspective de souffrance à venir exacerbait son besoin urgentissime de s'isoler. Mais cette fois, à sa grande surprise, le traître mal s'imposait d'emblée, grimpait en flèche, sans pitié. Sonné par l'attaque fulgurante, les mains nouées derrière la nuque pour en atténuer l'effet, Daniel s'était agenouillé devant la porte métallique, prêt à la défoncer à grands coups de tête. Au sol, placés de chaque côté de lui, tels des cierges l'illuminant de leurs reflets, il pouvait voir dans un drôle de brouillard les néons du plafond se réverbérer sur les chaussures impeccablement cirées des deux gardiens.

« Voilà ce qui arrive quand on veut faire le malin. Alors, tu veux pas nous attendre, et maintenant t'aimerais bien rentrer dans ta cage ? Pas vrai ? »

La voix du plus petit semblait passer à travers un mégaphone. La résonance de chaque syllabe était insupportable.

« Après tout, on pourrait le laisser ici, il a l'air bien. Eh, toi, je te cause, qu'est-ce que t'en dis ? »

Rester calme pour sortir demain. Faire comme si tout allait bien. Sous les sarcasmes de ses geôliers, malgré la douleur portée à l'extrême, Daniel avait plaqué ses mains sur le carrelage glacé et liquide, un

genre de consistance aqueuse similaire au bain de mer du matin. Poussant désespérément sur ses bras devenus aussi durs qu'un bloc de marbre, tentant de se maintenir en équilibre, voire de se relever, usant de ses dernières forces dans un combat qu'il savait pourtant perdu d'avance, Daniel était en train de se noyer. C'est à ce moment-là, le souffle court, les poumons complètement asphyxiés, qu'il avait jeté l'éponge et s'était évanoui.

« Alors, ça y est, c'est pour aujourd'hui ? »

Au son de la voix, Daniel, l'esprit vaseux, avait ouvert les yeux. Le gardien-chef, raide comme un phare et se voulant aussi rassurant, se tenait posté au pied de son lit.

« Comment ça va ce matin ? Dites-moi, vous n'étiez pas très frais hier soir, vous nous avez fait drôlement peur. »

Gêné de s'être fait surprendre en plein sommeil, Daniel s'était redressé sur un coude, la bouche empâtée.

« Pas d'inquiétude à avoir, chef, je me sens en pleine forme. »

Les mots restaient collés au fond de sa gorge comme des chewing-gums, et pourtant, aussi incroyable que cela puisse paraître, il ne s'était jamais senti aussi bien. Il avait découché et Christine ne s'en était pas rendu compte. C'était fou...

« Bon. Il est 6 heures, vous allez prendre votre petit déjeuner et vous préparer, je repasserai d'ici à une heure et je vous accompagnerai à la porte principale. Le directeur sera présent. C'est un grand jour, Daniel, un honneur pour notre établissement et

son personnel, qui œuvre tant pour la réinsertion de ses pensionnaires, j'espère que vous en êtes conscient ? »

Approuvant moyennement le discours, Daniel s'était contenté d'opiner de la tête. D'un geste machinal, le gardien-chef s'était mis à trier quelques papiers éparpillés sur le bureau puis il s'était emparé de l'enveloppe en papier kraft.

« Je vois que vous ne l'avez pas ouverte. »

Le gardien balançait la lettre comme on agite un fanion.

« Ça n'est pas raisonnable, elle contient des documents administratifs importants, un plan de la ville, les lignes de bus et des titres de transport. Pour aujourd'hui, ça ne pose pas de problème, mais demain... Bon, vous m'avez compris, allez, je ne vous embête plus. Tenez. »

L'homme tendait l'enveloppe. Pour faire bonne figure, Daniel s'était levé pour récupérer son bien. Une question le taraudait.

« Chef ?

– Oui ?...

– C'est à propos des deux gardiens qui m'ont ramené hier après mon entretien.

– Nos deux nouvelles recrues ? »

La voix du gardien-chef s'était légèrement modifiée, le ton était empreint d'un soupçon d'inquiétude, ça sentait le coup fourré. Daniel n'avait pas fait vingt ans de taule pour rien ; au fond de cette tombe, la moindre anomalie raisonnait comme une bombe.

« Allons, vous n'avez rien à craindre. Ce que vous direz sur mes hommes restera entre nous, vous avez ma parole. »

Le pauvre, voilà qu'il y mettait du vibrato, bientôt il allait se mettre à pleurer. Franchement, ce guignol était pitoyable.

« Ils sont formidables, chef, je ne sais pas si c'est vous qui les avez choisis, mais si c'est le cas, permettez-moi de vous tirer mon chapeau...

– Vraiment ? Vous êtes sincère ?

– Et comment ! Ils sont prévenants, gentils. En même temps, ils font preuve de fermeté comme l'exige leur fonction. »

Le gardien-chef avait bombé le torse. En le détaillant du menton à la ceinture, Daniel avait songé à une montgolfière. Encore quelques paroles dans le sens du poil et l'homme allait finir par s'envoler.

« Voilà un compliment qui me va droit au cœur et qui va faire plaisir à mon neveu.

– Alors là, chef, si en plus il s'agit de la famille... »

Bingo, c'était donc ça, bien joué. Daniel était aux anges. En clair, ça signifiait que l'un de ces deux pourris était un enfoiré de pistonné.

« Et surtout à mon cher fils. »

Mon Dieu. Pour la troisième fois de son existence, Daniel s'était surpris à croiser ses doigts, ressentant un besoin de prier mélangé à une envie de vomir.

« Je vous laisse, Daniel, encore merci pour ces paroles réconfortantes. Il faut que je vous dise, en dehors de votre passé, j'ai toujours pensé que vous étiez un chic type. Si je peux vous faire une confiance, la vie de famille, les enfants à éduquer, ça n'est pas aussi facile qu'on veut bien le croire, c'est une sacrée responsabilité... Bon, allez, ce n'est pas tout ça, il faut que j'y aille, et vous, il faut vous préparer. »

Cette fois, le gardien-chef, ému aux larmes, avait tendu sa main le premier. Tout en l'attrapant, partagé entre le désir violent de l'écraser ou de la tordre. Daniel avait lutté pour ne pas évoquer ses propres turpitudes vis-à-vis de ses chers petits.

§§§

L'imposante porte principale précédée d'un sas de sécurité n'était plus qu'à quelques mètres. Rasé de près, chemise blanche et costume noir impeccablement repassés, Daniel avait tenu à honorer l'instant présent en marquant un temps d'arrêt. Durant ses innombrables nuits d'insomnie, il s'était remémoré des milliers de fois cet endroit terrifiant franchi voilà vingt ans, se demandant sans cesse s'il trouverait la force nécessaire pour l'emprunter en sens inverse.

« Mon ami, vous voici sur la route de la rédemption. Plus que quelques pas, courage. »

La voix du directeur était chaleureuse. Daniel, pensif, s'était remis à marcher. Pour sûr, la rédemption, il la laissait derrière lui. N'avait-il pas déjà payé chèrement sa dette ? Tout ce qu'il voulait, c'était profiter de ce délicieux moment, et surtout qu'on lui foute la paix. À son approche du sas, les grilles s'effaçaient comme par enchantement. Sur sa gauche, derrière une vitre blindée, des visages inconnus surmontés d'un képi semblaient l'ignorer.

Devant lui, la fameuse porte, dressée comme un rempart, coulissait lourdement sur ses gonds, déversant, au fur et à mesure, un torrent de ciel bleu. Le bonheur.

« On a sonné, Marlène, vous pourriez avoir la gentillesse d'aller ouvrir ? »

À cette heure-ci, ça ne pouvait être que le facteur. D'ailleurs personne d'autre, à part le curé, ne passait leur rendre visite. Et même le curé, ça faisait si longtemps...

« Vous m'entendez, Marlène... Marlène, êtes-vous là ? »

Élisabeth était plongée dans un bain depuis plus d'une demi-heure, bercée par les violons mélodieux d'une symphonie de Mozart, elle n'avait aucune envie de bouger.

« Oui, oui, j'y vais madame, j'y vais. »

Âgée de 67 ans, Marlène était un petit bout de femme énergique et frisée comme un mouton. Logée, nourrie, blanchie, grassement payée. Elle passait le plus clair de son temps à essayer d'en faire le moins possible. Embauchée il y a quatre ans par Élisabeth comme domestique avec Pierre, son jardinier de mari, Marlène s'était donnée à fond les deux premières semaines, astiquant la maison du sol au plafond, jusqu'au moment où elle s'était aperçue que son ordure de Pierre l'avait lâchement trahie. Dès lors, juste après la disparition de ce dernier, Marlène s'était fait la promesse de ne plus s'esquinter au travail pour les beaux yeux de sa patronne. La maison dans laquelle les deux femmes résidaient était une belle bâtisse en pierre de taille située à l'écart du village, en lisière de forêt, à une vingtaine de kilomètres au sud-est de Poitiers, la tranquillité absolue. À ce jour, Marlène n'avait plus qu'une toute petite contrariété

causée par un mystère qu'elle n'avait jamais pu élucider : le passé d'Élisabeth. Toute discussion sur ce sujet était bannie. Impossible donc de savoir si elle avait été mariée ou, plus simplement, si elle avait eu des enfants. Le néant. Malgré ses 70 ans, elle restait belle et coquette alors, plus jeune... Mais bon, au fil du temps, Marlène s'était fait une raison et s'était soumise à cette curieuse obligation. Pour elle, le seul lien probable avec ce mystérieux passé résidait à l'intérieur d'une urne funéraire posée sur la cheminée de la chambre d'Élisabeth. Une urne en faïence blanche fleurie au quotidien uniquement par la principale intéressée...

Sans état d'âme, Marlène trottaient d'un pas alerte, direction la grille au fond du jardin, vers le facteur resté assis sur sa Mobylette et qui faisait vrombir son moteur.

« Ça vient ; oh la la, qu'il est pressé, cet homme-là ! »

Le courrier se faisait plutôt rare, ces derniers temps. Une lettre ou une carte par mois, toujours à son attention et envoyée par une lointaine cousine du Berry. C'était peu. « *Pas de nouvelles, bonnes nouvelles* », disait Élisabeth, adepte des phrases toutes faites, ou encore : « *Pour vivre heureuse, vivons cachée.* » Insidieusement, cette solitude voulue par sa patronne avait, au départ, pesé sur son moral mais, avec le temps, elle s'en était parfaitement accommodée.

« Eh ben, ce n'est pas trop tôt. »

Râlant d'une voix tonitruante, malaxant un pli entre ses doigts boudinés, le facteur, énorme et rougeaud, n'avait pas l'air aimable.

« C'est pas vingt dieux possible, ça fait une demi-heure que je sonne. Alors... Qu'est-ce qui se passe ici ?

– Si vous n'êtes pas content, il fallait laisser ça dans la boîte. »

Haussant les épaules de dépit, Marlène, méfiante, était restée de l'autre côté de la grille, la main tendue, elle avait l'impression de nourrir un ours.

« Donnez donc, qu'est-ce que c'est ?

– Ah non, là, je peux pas, ma petite dame, faut signer, c'est adressé à la maîtresse de maison.

– Signer ? Comment ça signer !

– C'est une lettre, tout ce qu'il y a d'officiel, et en recommandé. Faut chercher l'intéressée, et vite, sinon, tant pis, c'est à la poste, et seulement à partir de demain qu'elle pourra la récupérer. »

Un recommandé ! Ça alors, c'était la meilleure.

« Si vous êtes pressé, laissez-moi signer, personne n'en saura rien et vous serez débarrassé. Allez, un bon geste.

– Ah non, je viens de vous le dire, impossible, c'est interdit par le règlement. »

Malgré son attitude, le facteur semblait hésiter.

« Le règlement mais, honnêtement, je me moque de votre règlement. Si vous voulez tout savoir, Madame est alitée, elle est souffrante. Voulez-vous bien me donner cette lettre, et tout de suite ! »

Contre toute attente, le ton employé par Marlène avait produit son effet. Bougonnant, pour la forme, le facteur avait passé le reçu, le stylo et la lettre à travers la grille. En s'emparant du document, Marlène jubilait.

« Merci, vous êtes un chic type, Dieu vous le rendra.

– Ben voyons, commencez déjà par me rendre mon stylo. »

Un gribouillis et le tour était joué. Impatiente de savoir d'où émanait le recommandé, Marlène regardait le facteur s'éloigner sur son engin, libérant derrière lui un énorme nuage de fumée noire.

Ministère de la Justice, à l'attention de Mme Élisabeth Beyrot. L'enveloppe ne comportait aucune autre indication qui permette de déduire quoi que ce soit. Pour en savoir plus, elle devait décacheter l'enveloppe puis la recoller soigneusement. En opérant avec délicatesse, Élisabeth n'y verrait que du feu. C'était décidé, la lettre cachée dessous son pull, en quête d'une lame bien affilée, Marlène excitée comme une puce avait retraversé le jardin à toute vitesse, direction la cuisine.

Disponible le
30 octobre 2014
au format papier & numérique



Taurnada Éditions

www.taurnada.fr

ISBN : 978-2-37258-003-8 (PAPIER)
ISBN : 978-2-37258-004-5 (EPUB & MOBI)